approcher, et, comme on le pense bien, le roi fut un beau jour enchanté de trouver près de lui les bons Pères pour se débarrasser de cette maudite propriété, qu'ils se chargeaient bravement de disputer au malin esprit. Telle est l'origine du *diable de Vauvert*, dont il est si souvent question dans nos auteurs du moyen âge. « Ce fut pendant longtemps, dit Le Duchat, une chose tellement tenue pour véritable par le peuple de Paris qu'à Vauvert il revenait un lutin sous la figure d'une belle fille, que la porte par où l'on sortait de Paris pour y aller s'appelait la porte d'Enfer, aussi bien que la rue qui y conduisait. Ce nom paraissant trop lugubre, on voulut le changer en celui de Saint-Michel; mais ce changement n'eut lieu que pour la porte, car la rue a retenu son ancien nom. » Il est souvent question du *diable Vauvert* dans Villon, dans Coquillart et dans Rabelais. L'abbaye de Vauvert se trouvait alors en dehors d'une des portes les plus éloignées du centre de Paris; de là les locutions proverbiales : *aller au diable Vauvert, courir au diable Vauvert*, que le peuple a conservées pour signifier Aller à une extrémité de la ville, courir au loin.

— *Etre au diable*, Etre excessivement loin, on ne sait où : *Cela* EST AU DIABLE, *on ne saurait l'apercevoir. Il* EST AU DIABLE, *en Amérique, je crois.* (Acad.)

— *Faire le diable contre quelqu'un*, Lui faire le plus de mal qu'on peut. ‖ *Dire le diable contre quelqu'un*, En médire ou le calomnier impitoyablement.

— *Faire le diable, faire le diable à quatre*, Faire beaucoup de bruit, causer beaucoup de désordre, s'emporter à l'excès : *Ils* ONT FAIT LE DIABLE, LE DIABLE À QUATRE *dans cette auberge.* (Acad.) ‖ Signifie aussi Se donner beaucoup de peine, de mouvement : *Il* A FAIT LE DIABLE À QUATRE *pour l'obtenir, pour l'empêcher. Je* FERAI LE DIABLE À QUATRE *pour faire accepter sa pancarte.* (Volt.)

Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, *faites le diable.*
MOLIÈRE.

‖ Quand notre théâtre prit naissance, vers le XVe siècle, on jouait des mystères dévots, et l'on jouait aussi des diableries. Dans les mystères, les héros du drame étaient des saints; dans les diableries, c'étaient des diables. « Il y avait, dit Génin, les petites diableries, où il ne paraissait que deux diables, et les grandes diableries, où il en paraissait quatre, épouvantablement déguisés et menant le plus grand bruit possible. De là cette locution proverbiale : *faire le diable à quatre.* Mais comme toutes choses vont en se perfectionnant, on introduisit bientôt dans les diableries un nombre illimité de diables. Il y en avait certainement plus de quatre dans la troupe qui, sous la conduite de Villon, joua ce tour abominable raconté au treizième chapitre de *Pantagruel*. Il en coûta la vie au pauvre frère Etienne Tappecoue, sacristain des cordeliers, pour avoir refusé à ces garnements une chape dont ils voulaient habiller un vieux paysan qui faisait Dieu le Père. Villon fut averti, un certain samedi, que frère Tappecoue, monté sur la poultre du couvent, s'en allait à la quête. Après avoir montré la diablerie par la ville et le marché, ils s'allèrent embusquer sur la route et firent si grande peur à la monture du sacristain qu'elle prit le mors aux dents, jeta bas son cavalier, le traîna à *écorche-cul* avec force ruades, en sorte qu'elle rentra au couvent ne rapportant de frère Tappecoue que le pied droit, avec le soulier entortillé dans les cordes qui lui servaient d'étriers; le reste était demeuré en lambeaux par les chemins. Voici comment Rabelais décrit les diables en cette occasion : « Ces diables estoient tout caparassonés de peaulx de loups, de veaulx et de béliers, passementés de testes de moutons, de cornes de bœufs et de grands havets de cuisine, ceints de grosses courroyes esquelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de mulets, à bruit horrifique; tenoient en main aulcuns bastons noirs pleins de fusées; aultres portoient longs tisons allumez, sus lesquels à chacun carrefour jettoient pleines poignées de porosine en pouldre, dont sortoit feu et fumée terrible. Tappecoue arrivé au lieu, tous sortirent au chemin au-devant de luy, en grand effroy, jetant feu de tous costez sus luy et sa poultre, sonnans de leurs cymbales et hurlans en diables : « Hho! hho! hho! hho! brrrourrrs! » rrrourrrs! rrrourrrs! hou! hou! hho! hho! » Frère Estienne, faisons-nous pas bien les » diables? » Voilà ce que c'était que *faire le diable à quatre*.

— *Se démener comme un diable dans un bénitier*, Faire mille contorsions, se donner beaucoup de mouvement : *Sacrebleu! grand-père, tenez-vous donc tranquille! Vous* VOUS DÉMENEZ COMME UN DIABLE DANS UN BÉNITIER; *vous allez tout renverser.* (E. Sue.)

— *Ne valoir pas le diable*, Ne rien valoir, être fort mauvais : *Ce roman* NE VAUT PAS LE DIABLE. (Acad.)

— *Ne craindre ni Dieu ni diable*, Se dit d'un méchant homme, d'un homme déterminé qu'aucune crainte n'arrête.

— *Ne croire ni à Dieu ni à diable*, Etre athée, incrédule.

— *Brûler une chandelle au diable*, Flatter un pouvoir injuste pour en obtenir quelque chose.

— *Crever l'œil du diable*, Parvenir, réussir en dépit des envieux.

— *Tirer le diable par la queue*, Avoir beaucoup de peine à se procurer de quoi vivre.

— *Loger le diable dans sa bourse*, N'avoir pas le sou :

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et *logeant le diable en sa bourse*,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère.
LA FONTAINE.

Génin croit que cette façon de parler vient de l'italien. L'usage en Italie était de peindre au fond des plats, des soupières, des saladiers, une figure grimaçante de diable qui était cachée tant qu'il restait quelque chose au plat. De là cette locution populaire : *Le diable est dans le plat.* Un personnage d'une comédie de Firenzuola, pour dire qu'à son arrivée on avait fini de dîner, qu'il ne restait plus rien, s'exprime ainsi : *Abbiamo trovato il diavolo nel casino* (nous avons trouvé le diable dans le plat). Par imitation, le Français a dit : *Le diable est dans sa bourse, il loge le diable dans sa bourse.*

Cette explication ne nous paraît guère péremptoire; celle-ci n'est pas plus plausible :

Un charlatan disait en plein marché
Qu'il montrerait le diable à tout le monde.
Si n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploye et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans. »

— *Etre battu du diable*, N'avoir aucun repos : *Beaucoup d'esprit et de grâce dans l'esprit, mais sans cesse* BATTU DU DIABLE *par son ambition.* (St-Sim.)

— Pop. : *Le diable bat sa femme et marie sa fille*, Se dit quand il pleut et qu'il fait du soleil en même temps.

— *Courir comme si le diable vous emportait*, Courir de toutes ses forces.

— *Moucher la chandelle comme le diable mouche sa mère*, Eteindre la chandelle en la mouchant.

— *Le diable s'en rit, le diable ne fait qu'en rire*, Se dit en parlant d'un fâcheux événement qui n'inspire aucune pitié : *Quand cet avare perdrait sa fortune*, LE DIABLE EN RIRAIT.

— *Le diable chante la grand'messe*, Se dit d'un hypocrite qui prend le masque de la piété, de la vertu.

— *Le diable ne lui ferait pas*, Rien ne pourrait l'amener à : *Quand une fois il a dit non*, LE DIABLE NE LUI FERAIT PAS *dire oui*. LE DIABLE NE LUI FERAIT PAS *lâcher prise.* (Acad.) *Quand une fois il s'est mis un projet en tête*, LE DIABLE NE L'*en* FERAIT PAS *démordre.* (Volt.)

— *C'est le diable, c'est là le diable, voilà le diable*, Voilà ce qu'il y a de pénible, de difficile, de fâcheux, de contrariant : *Nous aurions besoin de son consentement, et il le refuse :* C'EST LÀ LE DIABLE. (Acad.) *Amoureux et gueux, ces deux qualités, qui séparément ne sont pas fort bonnes*, C'EST *bien* LE DIABLE *quand le hasard les met ensemble.* (Danc.) *Un curé de village, que sa soutane gênait fort aux emmanchures, la donna à retoucher à son tailleur, en lui disant : « Je ne puis faire un mouvement, et quand à la messe je veux lever le bon Dieu*, C'EST LE DIABLE. » ‖ *Ce serait bien le diable si*, Il serait bien surprenant que :

Entre tant de parents, *ce serait bien le diable*
S'il ne s'en trouvait pas quelqu'un de raisonnable.
REGNARD.

‖ *C'est le diable à confesser*, C'est une chose extrêmement difficile.

— *C'est la poupée du diable*, Se dit d'une femme sale et mal habillée.

— *Il n'est pas si diable qu'il est noir*, Il n'est pas si méchant qu'il le paraît : *Tous les hommes de loi* NE SONT PAS SI DIABLES QU'ILS SONT NOIRS. (De Juss.) *Le monde* N'EST PAS AUSSI DIABLE QU'ON LE FAIT NOIR. (Boitard.)

— *Cela se fera, ou il faudra que le diable s'en mêle, à moins que le diable ne s'en mêle, si le diable ne s'en mêle*, Cela aura lieu malgré tous les obstacles. ‖ *Le diable s'en mêle*, Se dit d'une affaire qui tourne mal : *Rien ne me réussit; il faut que* LE DIABLE S'EN MÊLE.

— *Quand le diable y serait, quand ce serait le diable*, Quels que puissent être les obstacles ou les moyens employés : QUAND LE DIABLE Y SERAIT, *vous ne me ferez pas croire cela.* (Acad.) *Clément VIII refusant de recevoir les lettres de Henri IV, qui poursuivait son absolution en cour de Rome, le dataire Séraphin Olivier, qui était dans les intérêts du roi, dit au pape : « Saint Père*, QUAND CE SERAIT LE DIABLE *qui demanderait à se convertir, Votre Sainteté ne pourrait le refuser.* » (Zlatagovskoï.)

— *Le diable n'y verrait goutte*, Se dit en parlant d'une chose fort difficile à comprendre, à débrouiller : *L'affaire est maintenant si embrouillée, que* LE DIABLE N'Y VERRAIT GOUTTE. (Acad.)

— *Le diable est aux vaches, est bien aux vaches*, Le diable est déchaîné, il y a du vacarme, du désordre, de la brouillerie.

— *Le diable en prendrait les armes*, Se dit en parlant d'une chose qui excite de l'indignation, de la colère, un grand mécontentement.

— *Le diable n'y perd rien*, Se dit en parlant d'un mal ou d'un sentiment violent que l'on cache, mais qui existe réellement ou qui éclatera plus tard : *Cette personne est ordinairement très-calme; mais* LE DIABLE N'Y PERD RIEN. (Acad.) *Je n'ai pas l'air de souffrir, mais* LE DIABLE N'Y PERD RIEN. (Acad.) *Ce que vous taisiez, vous saviez bien que je serais obligé de le dire, que vous seriez ainsi vengé sans coup férir, et que* LE DIABLE, *comme on dit*, N'Y PERDRAIT RIEN. (P.-L. Cour.)

— *Le diable pourrait mourir que je n'hériterais pas de ses cornes*, Je n'ai aucun héritage à attendre; je n'ai jamais eu aucune chance heureuse.

— *Il n'est pas plus dévot que le diable n'est saint*, Se dit d'un homme qui n'a point la moindre dévotion.

— *Quand il dort, le diable le berce*, Se dit d'un homme inquiet, qui roule toujours dans sa tête quelque dessein contraire au repos des autres ou au sien.

— *Il est comme le valet du diable, il fait plus qu'on ne lui commande*, ou simplement *Il fait le valet du diable*, Se dit d'un homme qui, par zèle ou par tout autre motif, fait plus qu'on ne demande de lui.

— *Il mangerait le diable et ses cornes*, Se dit d'un très-grand mangeur.

— *Cette femme a la beauté du diable*, Elle n'est pas jolie, mais elle a la fraîcheur de la jeunesse.

— Prov. *Le diable était beau quand il était jeune*, La jeunesse donne toujours quelque chose d'agréable, même aux personnes les plus laides. ‖ *Le diable sait beaucoup parce qu'il est vieux*, Les vieillards ont beaucoup d'expérience. ‖ *Les menteurs sont les enfants du diable*, Le mensonge est un très-vilain péché. ‖ *Quand le diable fut vieux il se fit ermite*, Les libertins deviennent volontiers dévots sur leurs vieux jours :

Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite;
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.
A. DE MUSSET.

‖ *Il vaut mieux tuer le diable que si le diable vous tuait*, Dans le cas de défense personnelle, il vaut mieux tuer son ennemi que d'être tué par lui; il vaut mieux faire du mal à quelqu'un que de s'en laisser faire par lui. ‖ *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme*, Un homme malheureux ne l'est pas à tous les instants : *Il faut espérer que le* DIABLE, *qui* N'EST PAS TOUJOURS À LA PORTE D'UN PAUVRE HOMME, *ne sera pas toujours à la porte de la France.* (Volt.) ‖ *Le diable est bien fin*, Se dit pour prévenir une personne qu'elle ait à prendre garde à elle, à ne pas se laisser surprendre par les tentations. ‖ *Ce qui vient du diable retourne au diable*, Le bien mal acquis ne se conserve pas, ne fait aucun profit. ‖ *C'est péché de calomnier le diable*, Il ne faut calomnier personne, pas même les plus méchantes gens. C'est un proverbe espagnol.

— Archéol. *Tables du diable*, Nom que le peuple donne aux dolmens. ‖ *Mur du diable*, Nom donné par le peuple à un mur construit par les Romains, et qui paraît avoir entouré les champs décumates en Germanie.

— Anc. mus. *Cadence du diable*, Trille imaginé par Tartini, à qui le diable, disait-on, l'avait enseigné, et qui consistait dans une note tenue par le doigt annulaire, le petit doigt battant, tandis que les autres doigts exécutaient diverses notes sur la corde voisine.

— Jeux. Toupie d'Allemagne double, que l'on fait tourner rapidement sur une corde attachée à deux baguettes, et qui ronfle avec beaucoup de bruit. ‖ Boîte à surprise, qui laisse sortir subitement, quand on vient à l'ouvrir, une figure de diable.

— Pathol. *Bruit du diable*, Nom donné à un bruit particulier dont l'aorte et les grosses artères du cou sont le siége dans certains cas. ‖ *Diables bleus*, Nom donné par les Anglais à une sorte de spleen, de mélancolie.

— Mar. Tire-bonde pour les futailles.

— Artill. Instrument en usage dans les arsenaux pour constater l'état de l'intérieur des canons.

— Manége. Sorte de machine de bois, attachée sur le cheval pour imiter un cavalier et habituer l'animal à se laisser monter. ‖ Voiture sans caisse, à quatre roues, dont on se sert pour essayer les chevaux. ‖ Espèce de calèche dans laquelle on peut se tenir debout.

— Techn. Chariot à deux roues, dont les maçons se servent pour transporter des fardeaux. ‖ Charrette à quatre roues fort basses, qui sert au transport de certaines marchandises et qui fait beaucoup de bruit sur le pavé. ‖ Sorte de brouette très-basse, sans caisse, dont on se sert pour le chargement et le déchargement des marchandises et des colis. ‖ Levier à l'usage du fabricant de glaces et du maréchal. ‖ Machine armée de dents, dont on se sert pour carder et nettoyer le coton brut, la laine et le crin. ‖ Ciseaux du plus petit modèle. ‖ *Point du diable*, Point de tapisserie consistant en une double croix.

— Physiq. *Diables cartésiens*, Petits plongeons de verre qui font toutes sortes de mouvements dans un vase plein d'eau.

— Mamm. *Diable des bois*, Espèce de singe ‖ *Diable de Java*, Pangolin et espèce d'iguane.

— Ornith. *Diable enrhumé*, Tangara. ‖ *Diable des savanes*, Ani.

— Ichthyol. *Diable de mer*, Nom donné à plusieurs poissons d'une forme hideuse, tels que les grandes raies, la baudroie, etc.

— Entom. Nom donné à divers insectes de couleur noire, ou armés d'appendices en forme de cornes, ou pourvus de longues antennes.

— Bot. *Diable en haie*, Nom donné en Normandie à la clématite.

— Adjectiv. Tapageur, turbulent, scélérat : *Il y a des ennemis si* DIABLES! (Mme de Simiane.)

Ce chat, le plus *diable* des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
LA FONTAINE.

— Interj. Marque la surprise, l'admiration, l'inquiétude, le mécontentement : DIABLE! *comme vous y allez! Ah!* DIABLE! *je n'y pensais pas.* DIABLE! *cela devient sérieux.* DIABLE! *vous faites là de belles affaires.* (Acad.) DIABLE! *c'est une belle langue que l'anglais!* (Beaumarch.) ‖ Est souvent un mot explétif, donnant seulement à la phrase un certain air de juron : *Qui* DIABLE *vous a dit cela? Que* DIABLE *me veut-il? A quoi* DIABLE *s'amuse-t-il? Que* DIABLE! *vous avez peur!* (Acad.) *Que* DIABLE *allait-il faire dans cette maudite galère?* (Mol.) *Que* DIABLE! *te voilà grand comme père et mère, et tu ne saurais forger dans ton esprit quelque ruse galante?* (Mol.)

. . . . Hé! Petit-Jean, Petit-Jean!...
Que *diable!* si matin que fais-tu dans la rue?
RACINE.

Ma filleule, où *diable* a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne?
BÉRANGER.

— Loc. adv. *En diable*, Très-fort; extrêmement : *Frapper* EN DIABLE. *Mentir* EN DIABLE. *Cette eau-de-vie est forte* EN DIABLE. (Acad.) *La nuit est noire* EN DIABLE. (Beaumarch.)

— *A la diable*, Très-mal, sans ordre, au hasard : *Etre coiffé* À LA DIABLE. *Cette affaire va, marche* À LA DIABLE. (Acad.) *Les Anglais disent que toutes nos tragédies sont à la glace; il pourrait bien en être quelque chose; mais les leurs sont* À LA DIABLE. (Volt.) *Saint-Simon écrit* À LA DIABLE *pour l'immortalité.* (Chateaub.)

— **Syn. Diable, démon.** V. DÉMON.

— **Antonymes.** Dieu. — Ange, esprit céleste ou de lumière.

— **Encycl.** Le *diable*, chez les chrétiens, peut être considéré comme la personnification de l'idée du mal et du laid, et en cela il est exactement l'opposé de *Dieu*, puisque la seule manière dont notre esprit puisse concevoir Dieu, c'est d'imaginer un être personnel renfermant dans son essence même tout ce qui est bon comme tout ce qui est noble et beau. L'étude des religions, quand on la fait remonter aux premiers siècles de l'humanité, telle que l'histoire nous la fait connaître, montre que la croyance à un ou plusieurs dieux mauvais naquit en même temps que la croyance à des dieux bienfaisants, si même elle ne lui fut pas antérieure. En effet, dans tous les temps l'homme s'est vu soumis à des maladies corporelles, à des accidents fâcheux dont il voulait connaître la cause par une curiosité d'esprit tout aussi naturelle que celle qui le portait à rechercher la cause de tout ce qui lui survenait d'heureux. Ne pouvant trouver cette double cause dans les objets naturels qui frappaient ses regards, il la rapporta à des êtres surnaturels, qui furent des dieux bons pour le bien, des dieux mauvais ou des *diables* pour le mal. Nous trouvons ce dualisme de croyances très-nettement établi dans la religion du Zend-Avesta chez les anciens Perses. Ormuzd, le dieu suprême, celui dont la puissance s'exerce tout entière pour le bien, a pour adversaire constant et acharné Ahriman, le principe du mal. Les deux principes sont en lutte continuelle; ils sont égaux en puissance, ils le seront du moins pendant une succession indéterminée de siècles, et si Ahriman doit être vaincu à la fin des temps, nul ne peut prévoir ni même conjecturer l'époque précise de cette défaite. L'esprit du mal est aussi représenté dans beaucoup d'autres mythologies. Dans la mythologie égyptienne, il s'appelle Typhon; dans la mythologie grecque il n'a pas de représentation spéciale. Pluton et les Furies ne sont que des sortes de génies justiciers. On appelait les Furies Euménides, c'est-à-dire gracieuses, sans doute par antiphrase, quoique les sculpteurs aient souvent donné à ces sombres divinités une beauté divine, mais toujours sévère. Dans la mythologie scandinave, l'esprit du mal est symbolisé par le loup Fenris, qui blesse à mort le jeune dieu Balder. Chez les Gaulois, il n'y avait pas de *diable* proprement dit, mais ils croyaient à un dieu terrible, qui demandait le sang des victimes : Irmensul, le dieu de la guerre. Quelquefois aussi c'était Teutatès, l'ombre du dieu suprême, qui devenait le dieu des vengeances, et en l'honneur de qui l'on brûlait des colosses d'osier remplis de victimes humaines. Chez les Indiens, le *diable* est représenté par le serpent Sisciah, qui tantôt protége la fuite de Chrisna dans son enfance, tantôt lui fait la guerre et cherche à le dévorer. Ce serpent est donc l'emblème d'une puissance qui peut être employée soit au mal, soit au bien. On raconte, dans une des légendes relatives aux incarnations de Vichnou, que les dieux de l'Inde, désirant s'enivrer de beurre fermenté, se rendirent près d'un océan de crème, qu'ils résolurent de battre avec une montagne d'or. Ils descendirent alors aux enfers et y prirent le serpent Sisciah, qu'ils enroulèrent à plusieurs reprises autour de la montagne d'or; puis les uns les aisirent par la tête, les autres par la queue, et ils commencèrent à battre le beurre. Mais les démons prirent la forme de ceux des dieux qui étaient du côté de la queue et allèrent du côté de la tête dire aux dieux qui s'y trouvaient : « Nous venons vous relever pour vous délasser, car nous croyons que vous devez avoir plus de fatigue que nous. » Les dieux les crurent et firent le tour de la montagne pour se rendre du côté de la queue; pendant ce temps, les démons se hâtèrent de mettre la montagne en mouvement afin de faire du beurre et de le dévorer; mais, dans leur précipitation, ils pressèrent tellement la gorge du serpent que ce monstre vomit un flot de poison dans l'océan de crème; l'infection fut telle que les dieux et les démons lâchèrent prise en même temps; la montagne allait tomber de tout son poids et briser le monde, lorsque Vichnou, qui veille toujours, se métamorphosa en tortue et interposa sa carapace entre la montagne et la terre.

Il est évident que notre *diable* offre surtout une analogie frappante avec l'Ahriman des Perses; cependant on ne peut pas dire qu'il en provienne directement, puisque nos croyances religieuses dérivent des croyances juives, et non pas de celles qui avaient cours chez les Perses.

On trouve dans la *Genèse*, qui est le plus ancien des livres sacrés chez les Hébreux, l'histoire de la première apparition du mal sur la terre. Adam et Eve avaient été créés pour être heureux; ils pouvaient cueillir librement tous les fruits délicieux qu'une terre bénie produisait sans culture; mais, sous aucun prétexte, ils ne pouvaient toucher aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, placé au milieu du paradis terrestre, et cette défense n'avait pour but que de leur fournir l'occasion de faire acte d'obéissance envers leur Créateur. Eve, séduite par les paroles artificieuses du serpent, sentit s'éveiller en elle un sentiment de curiosité qui la conduisit à sa perte et qui soumit pour toujours la race humaine tout entière, dont elle devait être la mère, à la puissance du mal. Le rôle joué par le serpent dans cette circonstance néfaste a porté la plupart des commentateurs à dire que c'était le *diable* lui-même qui avait pris la forme de cet animal pour tenter la mère du genre humain; mais il paraît très-probable que le texte de Moïse était compris dans un sens bien plus littéral par les Hébreux tant qu'ils restèrent complétement étrangers aux croyances répandues chez les grandes nations de l'Asie : pour eux, c'était bien le serpent qui avait séduit Eve, et la preuve qu'ils trouvaient dans le récit même de Moïse, c'est que cet animal n'avait été condamné à l'humiliation de ramper sur la terre que pour le punir de ses perfides insinuations. Ce qui distingue essentiellement la religion mosaïque de toutes celles qui régnaient chez les autres nations contemporaines, c'est qu'elle était essentiellement monothéiste; Jéhovah devait être adoré seul, et seul il exerçait sa puissance sur les destinées du peuple qu'il avait choisi; c'est à lui seul que ce peuple devait attribuer, non-seulement sa prospérité quand il était heureux, mais encore ses misères quand il éprouvait des revers, et ces revers n'avaient toujours pour cause que l'infidélité ou l'endurcissement de cœur des serviteurs de Jéhovah, sans que l'on y puisse distinguer aucune trace d'un pouvoir malfaisant distinct de celui de Jéhovah. Quand Moïse parle des dieux étrangers, tels que Baal, Moloch, Dagon, il semble quelquefois les considérer comme ayant une réelle existence, et alors, comme la puissance de ces dieux est essentiellement mauvaise, on pourrait croire qu'il voyait en eux des espèces de démons; mais ce n'est encore là qu'une conjecture. Il faut arriver jusqu'au temps où furent écrits les livres de Job, de Zacharie et des Chroniques, pour trouver le nom de Satan, qu'on a depuis considéré comme le chef des démons, le *diable* par excellence. Mais le Satan du livre de Job habite encore le ciel, ou du moins il est admis à se présenter devant Dieu pour contester la fidélité de Job, et ce n'est qu'avec la permission spéciale de Dieu qu'il peut ensuite soumettre ce juste aux rudes épreuves que celui-ci supporta avec tant de courage.

Beaucoup de passages de nos Evangiles prouvent qu'au temps de Jésus-Christ les Juifs croyaient à l'existence d'un grand nombre de mauvais esprits, tels que Satan, Belzébuth, Mammon, etc. Ces mauvais esprits, ces démons pouvaient s'établir à demeure fixe sur les hommes, et ceux dont ils avaient ainsi pris possession manifestaient alors les symptômes de la folie, de la rage ou de diverses maladies. Il semble même qu'une opinion assez répandue chez le peuple juif d'alors regardait toute maladie comme le résultat d'une posssession démoniaque, puisque l'expression *chasser les démons* est souvent employée comme synonyme de guérir les maladies ou les infirmités corporelles. On sait que Jésus lui-même fut tenté par le *diable*, et, dans cet étrange épisode de sa vie mortelle, Satan semble vouloir entrer en lutte personnelle contre Dieu; c'est le génie du mal s'attaquant au génie du bien, comme Ahriman contre Ormuzd. Il est donc évident qu'il s'est opéré dans les croyances nationales un mouvement très-prononcé vers le dualisme des Perses et des autres nations asiatiques.

Les cabalistes reconnaissent deux anges portant le nom de Samaël, l'un blanc, l'autre noir; le Samaël blanc, c'était l'ange des châtiments, l'exécuteur des hautes œuvres divines; le Samaël noir était l'ange des catastrophes non expiatoires, des malheurs soudains et inexplicables, du moins en apparence. Le Samaël noir était aussi nommé le Samaël incirconcis, ou le père des écorces. Ces cabalistes donnent le nom d'écorces aux erreurs, parce que les erreurs sont des enveloppes qui cachent la vérité. Les esprits réprouvés sont les écorces vides qui ne contiennent plus la vérité, semblables aux citrons pleins de cendre qui croissent sur les bords du lac Asphaltite. Celui qui exerce la justice de Dieu sur les écorces, c'est le Samaël noir. La circoncision symbolisait chez les Juifs le retranchement de l'écorce ou de l'erreur; c'est-à-dire l'adoration du principe créateur sans aucune espèce de forme visible ou d'enveloppe matérielle. Le Samaël incirconcis était donc le père de l'erreur, définition analogue à celle des docteurs catholiques, qui ont appelé Satan le père du mensonge, en interprétant la parole du Christ, qui avait déclaré le *diable* « meurtrier comme son père, » ce qui indiquerait peut-être que le *diable* est en même temps le fils et le père du mensonge.

Nous devons mentionner ici l'opinion d'Eliphas Lévi, qui définit le *diable* « le magnétisme du mal, la force fatale que Dieu a voulue, quand il a voulu la liberté. » Selon cet auteur, l'esprit du mal est présent partout, il agit à la fois sur tous les points du monde; il serait donc une force, un courant de haine et d'erreur, la matière révoltée contre l'esprit, le fluide de la vie symbolisé par le serpent, une force naturelle, sans danger quand elle est soumise à la loi morale, fatale comme le serpent tentateur, quand elle se refuse à la domination de l'esprit. Selon les cabalistes, le serpent est le symbole du fluide vital, l'emblème de la vie matérielle; succomber à la tentation du serpent, c'est faire prédominer la matière sur l'esprit. Le serpent cabalistique et le *diable* de la philosophie occulte sont analogues. Le *diable*, c'est la fiction du dieu noir, c'est Jéhovah renversé, Dieu compris à l'envers, la caricature de Dieu.

Dans la croyance chrétienne, telle qu'elle s'est développée dans la suite des siècles par les décisions de l'Eglise ou par la tradition, Satan, chef des anges rebelles, a été précipité du ciel avec tous ceux qui, comme lui, s'étaient laissé entraîner à des pensées d'orgueil; mais il n'est fait allusion à cette chute des anges dans aucun livre canonique. Il n'est parlé de cette déchéance de l'ange rebelle que dans le livre d'Hénoch, cité par saint Jude. Au début de la lutte contre le créateur, le chef des esprits rebelles est Samiaxas; il veut se faire homme pour s'unir aux filles des hommes; vingt autres anges, dont les noms sont donnés par Hénoch, partagent sa résolution. Tous s'assemblent sur la montagne du serment, et jurent de devenir des hommes, par amour pour les filles de la terre. Samiaxas et ses anges s'unissent aux femmes; ce commerce engendre les géants, dont les crimes nécessitent le déluge. Les géants rappellent sans doute les Titans, qui entassèrent montagne sur montagne pour escalader le ciel; mais il faut observer que dans la chute des anges, racontée au livre d'Hénoch, il n'est pas question d'une lutte contre Dieu, et que les esprits insoumis n'ont pas cherché à escalader le ciel. Hénoch attribue aux anges faits hommes la découverte de la magie et l'enseignement de la divination. Ils façonnent les joyaux et les pierreries. Les femmes sont initiées aux grands mystères, initiation regardée comme une profanation par les anciens cabalistes. Emus des douleurs de la terre, les quatre anges de l'harmonie demandent à Dieu la fin de ses maux. Dieu trouve le déluge nécessaire, et la famille de Noé mérite seule d'être sauvée. Azazel, le dernier des anges déchus, après s'être révolté contre Samiaxas, s'était élevé au rang de chef des rebelles. Dieu ordonne à Raphaël, l'ange de la vraie science, de jeter Azazel dans une caverne, au désert de Dodoel. Raphaël reçoit ensuite du Seigneur la mission de retourner du côté de la vérité les révélations magiques faites aux hommes par Azazel. Ainsi, d'après Hénoch, pour réparer le mal fait à l'humanité par les enseignements du *diable* ou de la fausse science, de la magie noire, un ange lui apprit à se servir des connaissances acquises pour arriver à la vraie lumière, à la pure magie. Le génie de la fausse science est enfermé, pour qu'il ne puisse plus nuire aux hommes. L'auteur du livre d'Hénoch dit que les âmes hybrides des géants flottent dans l'atmosphère et forment des courants mauvais. Il faut sans doute entendre tout ceci dans un sens allégorique.

De toute cette histoire, racontée par Hénoch, les théologiens n'ont retenu que la rébellion de certains anges contre Dieu; ils enseignent que ces mauvais anges, conduits par Satan, soutinrent un véritable combat contre l'armée des anges restés fidèles, commandée par l'archange Michel, qu'ils furent vaincus, chassés du ciel et précipités dans l'enfer où ils sont condamnés à subir un supplice éternel. Ce sont là les démons, les *diables*, les esprits du mal et, malheureusement pour l'espèce humaine, Dieu leur permet de venir sur la terre, sans doute en portant leur enfer avec eux, pour tenter les hommes et s'efforcer par tous les moyens d'en faire une proie pour l'enfer.

La croyance au *diable* prit une extension singulière dans les siècles d'ignorance qu'on a coutume d'appeler le moyen âge. On s'habitua à voir l'action du *diable* dans tout ce qui se présentait avec un caractère effrayant ou même dans tout ce qu'on ne pouvait pas expliquer d'une manière simple et naturelle. Certains animaux furent regardés comme n'étant souvent que des *diables* déguisés, et ce furent toujours les plus hideux, les plus à craindre, comme le crapaud, le loup, ou les plus habiles à pénétrer partout sans être vus, comme le rat, la souris.

Dans la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, le *diable* joue le principal rôle. Il a pour auxiliaires une multitude de démons, dont les grimoires vulgaires et les aveux des sorciers torturés par les inquisiteurs donnent des classifications absurdes et ridicules. D'après les procès de sorciers, le *diable* parodie les cérémonies de l'Eglise et ses mystères; il y a dans les enfers une antitrinité et une antihiérarchie.

Les litanies du *diable* étaient chantées au sabbat; au moment de la consécration, on répétait trois fois le nom de Belzébuth. On communiait en mâchant une hostie noire. Pendant ce temps, le *diable* voltigeait sous la forme d'un papillon. Plusieurs démonographes, tels que de Lancre et Torquemada, racontent minutieusement toutes les habitudes du *diable*.

« Parmi les faits et les écrits sans nombre que nous pourrions citer, dit M. Albert Réville dans un article publié par la *Revue des Deux-Mondes*, nous signalerons les *Révélations* de l'abbé Richeaume ou Richalmus, qui florissait vers l'an 1270 en Franconie et qui appartenait à l'ordre de Cîteaux. Depuis les distractions que le pauvre abbé peut avoir pendant la messe jusqu'aux nausées qui troublent trop souvent ses digestions, depuis les fausses notes des chantres officiants jusqu'aux accès de toux qui interrompent ses discours, toutes les contrariétés qui lui arrivent sont œuvres démoniaques. « Par exem» ple, dit-il au novice qui lui donne la répli» que, lorsque je m'assieds pour faire une » lecture spirituelle, les *diables* font que » l'envie de dormir me prend. Alors j'ai pour » coutume de sortir les mains hors de mes » manches pour qu'elles deviennent froides; » mais ils me piquent sous mes habits à la » façon d'une puce et attirent ma main à » l'endroit piqué, de sorte qu'elle se réchauffe » et que ma lecture devient nonchalante. » Ils aiment à enlaidir les hommes. A celui-ci ils font un nez rugueux, à celui-là des lèvres fendues. S'aperçoivent-ils qu'un homme aime à fermer décemment les lèvres, ils rendent la lèvre inférieure pendante. « Tiens, » dit-il à son novice, regarde cette lèvre : » voilà vingt ans qu'un diablotin s'y tient ac» croché, uniquement pour qu'elle pende. » Un jour que l'abbé faisait ramasser par ses moines des pierres pour édifier un mur, il entendit très-distinctement un jeune diable, caché sous les pierres, qui s'écriait : « Quel » pénible travail! » Et il ne disait cela que pour inspirer aux moines l'envie de se plaindre de la corvée qui leur était imposée. Heureusement le signe de la croix suffit le plus souvent pour déjouer la malice des démons, mais pas toujours, et il est parfois utile d'y ajouter l'effet de l'eau bénite et du sel. Les démons ne peuvent pas souffrir le sel. « Quand je suis à table et que le *diable* m'a » ôté l'appétit, dès que j'ai goûté un peu de » sel, l'appétit me revient; un peu après il » disparaît encore, je reprends du sel, et de » nouveau j'ai faim. »

Nous pourrions à ces idées superstitieuses, que tout le monde acceptait dans le moyen âge, en ajouter beaucoup d'autres non moins ridicules; mais ceci nous paraît suffisant pour donner une idée de la bêtise humaine. Hâtons-nous d'ajouter, pour être juste envers notre époque, que la croyance au *diable* commence à s'éteindre. Les prédicateurs eux-mêmes éprouvent aujourd'hui quelque embarras à parler de cette foule de *diables* qui hantaient le corps d'un seul possédé et qui émigrèrent dans un troupeau de porcs; personne ne croit plus aux tentations de saint Antoine, où les esprits des ténèbres jouaient des rôles si multiples et si plaisants. Cette incrédulité moderne paraît à certaines personnes un symptôme extrêmement alarmant : Si vous supprimez la crainte du *diable*, par quoi la remplacerez-vous? Nous pourrions appeler à notre aide la crainte du remords et celle des gendarmes; nous aimons mieux invoquer l'amour de la justice, et en cela nous sommes heureux de déclarer que nous proposons une substitution tout à fait évangélique.

— Iconogr. Il n'est pas de figure qui ait plus prêté à la fantaisie des artistes que celle du malin esprit; pour représenter le *diable*, il semble qu'aucune règle n'ait été imposée à l'imagination des peintres et des sculpteurs, que celle de le faire aussi laid que possible. Parmi les représentations anciennes de Satan, nous citerons le *Sabbat des Vaudois*, dont on conserve une miniature à la Bibliothèque impériale, miniature remarquable à plus d'un titre. On voit sur le premier plan le fameux bouc que semblent adorer des sectaires, au nombre de quatorze. Sur le second plan, des femmes, des sorciers s'envolent dans les airs, à cheval sur le fameux manche à balai. Au bas on lit en lettres gothiques : « Par l'entrée du *diable*, la Mort preint entrée en monde. » On voit qu'ici le *diable* est simplement figuré par un bouc, animal puant et lubrique. Souvent aussi le démon affecte une forme quasi-humaine. Son corps est généralement couvert de poils rudes et noirs; de grandes cornes ornent son front, accompagnées de larges oreilles pendantes. Ses pieds sont fourchus; au lieu de mains il a des griffes. Il a une longue queue, un museau fantastique, des yeux effrayants.

Dans un ancien manuscrit intitulé *Hortus deliciarum* (Jardin des délices), et qui date du XIe siècle, une miniature représente le mauvais esprit sous la figure d'un oiseau qui souffle dans l'oreille d'un magicien assis devant un pupitre, le calamus à la main, des pensées mauvaises et noires comme lui. Ce ténébreux oiseau, violent dans son attitude, efflanqué dans son corps, allonge son cou maigre vers l'oreille du savant, qui écrit les mauvaises pensées que l'esprit d'erreur lui inculque. Pour bien comprendre cet emblème, il faut se rappeler que le Saint-Esprit est souvent représenté sous la figure d'une colombe blanche. Ainsi l'oiseau est blanc quand il est l'emblème du Saint-Esprit, et noir quand il représente le démon, Satan ou l'esprit du mal. Au XVIe siècle on le figurait encore quelquefois comme au XIe, sous l'emblème d'un oiseau, comme nous le voyons dans un manuscrit de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, manuscrit conservé à la bibliothèque Sainte-Geneviève. L'esprit du mal, ailé comme une chauve-souris, vole à tire d'ailes vers une statue de femme, une idole nue de déesse païenne, laquelle est debout sur une colonne, où ses adorateurs l'ont placée. Quelquefois, pour ne pas dire fort souvent, on voit sur les vitraux, dans les manuscrits à miniatures, Jésus-Christ, les apôtres, les saints, chassant les mauvais esprits qui possèdent de pauvres démoniaques; dans ce cas on remarque un ou plusieurs oiseaux s'échappant de la bouche des possédés, et ces oiseaux sont toujours noirs.

Mais où le rôle du *diable* devient bien plus important, c'est dans les représentations qui figurent sur les vitraux, sur les colonnes, sur les arcades sculptées des cathédrales. Partout l'esprit des ténèbres apparaît comme l'antithèse vivante du bien, comme le génie de la révolte. Il n'est pas de coin si obscur, de chapiteau si étroit, de volute si peu profonde, où il ne montre sa griffe et son nez camard. Souvent il déploie deux ailes de chauves-souris. Mais chaque artiste est libre de combiner les divers attributs consacrés par la tradition; tous rivalisent de bizarrerie, ne poursuivant qu'un idéal de laideur suprême, l'horrible mêlé au grotesque. La sculpture ressuscite en son honneur toutes les excentricités de l'art oriental et égyptien; les têtes d'oiseau, de chien, de dragon, de singe, de taureau, sont posées tant bien que mal sur un corps humain. Les pieds sont empruntés aux faunes, aux sylvains, ces ancêtres du *diable* catholique.

Le *diable*, d'ailleurs, possède, en dehors de sa laideur native, un privilége précieux que de plus beaux lui envieraient; il se change, se transforme à l'infini. La majesté divine reste toujours dans sa gloire, entourée de son nimbe et de son auréole; elle ne s'altère et ne se modifie jamais. Tout autre est le *diable*. Tantôt il se montre sous le chaperon du bourgeois, tantôt sous le casque du chevalier, souvent même sous le froc du moine, quelquefois même sous les traits d'une jolie femme. « Etre multiple, mélange de Protée et de Scapin, dit Lement, Satan est le véritable bouffon de la comédie humaine. Il est le plus hardi niveleur, le plus impitoyable railleur des puissances et des succès de ce monde. Rien ne le rebute, rien ne l'arrête. Son rire se détend sans cesse et éclate toujours. »

« Une tapisserie de Saint-Martin, nous apprend Sauval, le montre occupé à répandre des pois sous les pieds de saint Martin des Champs, pour empêcher le pieux évêque d'aller à matines. » Encore aujourd'hui, sous le portail de Saint-Germain l'Auxerrois, on peut voir le *diable* armé d'un soufflet, cherchant à éteindre le cierge, emblème de virginité, qui brûle entre les mains de sainte Geneviève. Du reste, Satan s'était pris à bien plus haute personne : ne l'a-t-on pas vu, au milieu du XIVe siècle, lutter avec la Vierge elle-même, et venir demander justice à Dieu de ce que la Vierge lui ôte toutes les âmes qui devraient lui revenir de droit? Dieu le Père commence par se fâcher contre ce bruyant plaideur, qui met tout le paradis en émoi, et le fait jeter à la porte. L'affaire vient en appel devant le tribunal de Jésus-Christ, qui siége entouré de sa cour céleste. Le procureur d'enfer est là, armé de dossiers,